HAL
open science

Des langues minorées aux “ langues mineures ” : autotraduction littéraire et sociolinguistique, une confrontation productive

Christian Lagarde

▶ To cite this version:

Christian Lagarde. Des langues minorées aux “ langues mineures ” : autotraduction littéraire et sociolinguistique, une confrontation productive. Glottopol : Revue de sociolinguistique en ligne, 2015, 25, pp. 2-13. hal-01262853

HAL Id: hal-01262853
https://univ-perp.hal.science/hal-01262853

Submitted on 27 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 25 – janvier 2015

L'autotraduction : une perspective sociolinguistique

Numéro dirigé par Christian Lagarde

SOMMAIRE

Christian Lagarde : *Des langues minorées aux « langues mineures » : autotraduction littéraire et sociolinguistique, une confrontation productive.*

Rainier Grutman : *L'autotraduction : de la galerie de portraits à la galaxie des langues.*

Christian Lagarde : *De l'individu au global : les enjeux psycho-sociolinguistiques de l'autotraduction littéraire.*

Julio-César Santoyo : *Consideraciones acerca del estatus actual de la autotraducción en la Península Ibérica.*

Xosé Manuel Dasilva : *Los horizontes lingüísticos del autotraductor. Una visión a partir del contexto de Galicia.*

Elizabete Manterola Agirrezabalaga : *La autotraducción en el contexto vasco : entre distancia interlingüistica y la constitución de un campo literario nacional transfronterizo.*

Katixa Dolharé Çaldumbide : *L'autotraduction comme résistance aux idéologies aliénantes et voie vers la paix : l'exemple de l'œuvre d'Itxaro Borda au Pays basque nord (*Iparralde*).*

David ar Rouz : *De l'autotraduction à la traduction de soi : éléments de réflexion bretonne.*

Erwan Hupel : *Le cœur et l'esprit : déchirements et stratégies d'autotraduction chez quelques auteurs bretons.*

Joan-Claudi Forêt : *L'auteur occitan et son double.*

Turo Rautaoja & Yves Gambier : *L'autotraduction : une pratique ancienne, un concept ambigu. Le cas du Suédo-Finlandais Karl Ekman.*

Peggy Pacini : *L'autotraduction chez Grégoire Chabot : médiation, transmission, survie d'une communauté et d'une littérature de l'exigüité.*

Michel Calapodis & Elisa Hatzidaki : *Du bilinguisme littéraire à la diglossie socio-historique : le cas de l'œuvre de Vassilis Alexakis.*

María Recuenco Peñalver : *Vassilis Alexakis ou le paradoxe systématique de l'autotraduction.*

Olga Anokhina : *Les traductions vers l'anglais de Vladimir Nabokov : traduction ou autotraduction ?*

Helena Tanqueiro & Meritxell Soria : *Análisis traductológico de referentes culturales en* La testa perduta di Damasceno Monteiro *de Antonio Tabucchi.*

Chiara Montini : *S'autotraduire en traduisant les mots : la vie entre deux langues de Dolores Prato.*

Delfina Cabrera : *Écrire en « demi-langue ». Multilinguisme et autotraduction dans les premiers scénarios de Manuel Puig.*

DES LANGUES MINORÉES AUX « LANGUES MINEURES » : AUTOTRADUCTION LITTÉRAIRE ET SOCIOLINGUISTIQUE, UNE CONFRONTATION PRODUCTIVE

Christian Lagarde

Université de Perpignan – Via Domitia

Avant toute chose, levons une ambiguïté de l'intitulé de ce dossier : il s'agit clairement ici de traiter d'autotraduction *littéraire*. Ce n'est, bien entendu, là qu'un des aspects que peut revêtir la pratique autotraductive, comme le rappellent plus ou moins incidemment deux contributions (l'une – Rautaoja/Gambier –, à propos de l'activité principale de l'autotraducteur étudié, l'autre – ar Rouz –, au titre d'un moyen non négligeable de resocialisation d'une langue en danger de substitution). Toutes les formes de traduction technique (qui, contrairement à certains présupposés, n'est pas nécessairement allographe) relèvent d'une démarche similaire, y compris dans le domaine culturel (que ce soit, par exemple, une notice biographique, un catalogue d'exposition, une quatrième de couverture, le sous-titrage d'un court-métrage, etc.) : elles ont au fond la même finalité de transmission/communication d'un discours écrit ou oral d'un code linguistique à l'autre, voire d'une culture à l'autre, à la différence près que le texte littéraire possède une dimension esthétique irréductible.

Cela étant posé, sociolinguistique et littérature peuvent-elles faire bon ménage ? En France, la réponse à pareille interrogation est susceptible de varier selon les deux écoles sociolinguistiques qui s'y sont développées. Et c'est ici le lieu de formuler tous mes remerciements à celle de Rouen, qui s'incarne dans *Glottopol*, d'avoir fait une place, à la faveur de ce n° 25, à celle de Montpellier dont je crois pouvoir me revendiquer.

À y regarder de près, la distance entre elles, ne porte pas tant sur le fond – après tout, les sociolinguistes occitan(iste)s émules de Robert Lafont, passablement séduits par la « polynomie » corse de Jean-Baptiste Marcellesi (1991)[1], auraient sans aucun doute gagné à se montrer plus pragmatiques, sur le terrain de la mise en œuvre des politiques linguistiques, à l'image de ce dernier – que sur des options de domaine. Si Marcellesi est resté du côté de la langue, des rapports de la langue au politique[2] que ses successeurs ont réinterprétée dans le domaine de l'intégration à travers l'éducation plurilingue, l'immense œuvre personnelle de

[1] L'occitan, étant donné sa complexité diasystémique, est *a fortiori* éligible dans cette catégorie.

[2] D'où la création par Marcellesi du terme « glottopolitique ». Pour un bilan de son empreinte sur la réflexion sociolinguistique, *cf.* Jean-Baptiste Marcellesi, Thierry Bulot, Philippe Blanchet (éds.) 2003, *Sociolinguistique*, et en particulier l'entretien accordé à ses collègues : « Parcours d'un sociolinguiste : de la langue corse au discours politique », pp. 11-38. Pour une évaluation de la démarche de Marcellesi, *cf.* Christian Lagarde, 2007.

Lafont, campe, un pied sur la langue et un projet politique global, l'autre sur l'analyse et la création littéraires[3]. C'est par la « textualisation de la diglossie » que s'est opérée très tôt chez lui (le texte de 1976 trouve ses origines dans ses réflexions sur « l'aliénation » [Lafont, 1965] et même dès 1952) cette jonction, et que Boyer[4], sur le discours politique, Gardy[5], sur l'écriture, la littérature et la sociologie de la littérature, Kremnitz[6], des deux côtés à la fois, et bien d'autres, lui ont, chacun à sa manière emboîté le pas. De cette orientation, les nombreux numéros de *Lengas*[7] publiés à ce jour, portent la trace indélébile.

La diglossie, facteur d'asymétrie, et sa « textualisation »

La diglossie fait donc figure de notion-clé, et son itinéraire épistémologique balisera – ne serait-ce parfois qu'en filigrane – l'ensemble du dossier qui est ici présenté, de manière apparemment paradoxale, puisque la raison d'être de la diglossie est l'expression, selon des échelles variables au gré des différentes évolutions, d'une inégalité – entre variétés d'une même langue (Psichari, 1928), entre celles-ci et/ou langues apparentées (Ferguson, 1959) voire deux langues quelles qu'elles soient (II Congrès de la culture catalane, 1986)[8] –, alors même que la traduction et l'autotraduction s'inscrivent sous le signe égalitaire de l'équivalence entre source et cible. Il n'en reste pas moins que le diglotte, le traducteur et l'autotraducteur sont fondamentalement des sujets bilingues, voire plurilingues, et qu'ils se meuvent, en vertu de l'articulation bilinguisme individuel/diglossie sociale posée par Fishman (1967) au sein d'ensembles sociopolitiques, socioéconomiques, sociolinguistiques, socioculturels et sociolittéraires, parfois ressemblants, le plus souvent divergents et singuliers, et fréquemment antagoniques.

La « textualisation de la diglossie » est envisagée comme une spectacularisation, dans un écrit qui n'est pas nécessairement littéraire, de celle-ci, comme la mise en évidence de ce que l'on dénommera par la suite, pour ce qui est de la traduction, une « asymétrie » voire une « verticalité » (Parcerisas, 2009 ; Grutman, 2009b), marquée aussi bien dans la directionnalité de l'échange que dans l'interférence linguistique, ou bien encore le poids des canons littéraires, objet de transferts culturels. Le plus souvent en effet, dans la confrontation des langues et des cultures, les échanges sont loin d'être aussi neutres qu'on pourrait se plaire à le penser : le « contact des langues » harmonieux et complémentaire (Weinreich, 1953) se décline fréquemment sur le mode conflictuel (Aracil 1965, 1966 ; Ninyoles, 1969) ; le « champ littéraire » (Bourdieu, 1992, 1998) s'est constitué à l'échelon national, occultant les manifestations infranationales, avant que ne s'impose, au niveau supranational, la mondialisation/globalisation, dont la pleine mesure sera prise en charge, aussi bien par les

[3] Pour une approche globale de la réflexion sociolinguistique de Lafont, *cf.* Robert Lafont, 1997 et la « Bibliographie linguistique et sociolinguistique de l'auteur » (*op. cit. :* 225-232), elle-même incomplète, eu égard à la date de son décès (2009). Pour avoir une idée d'ensemble de la prolixité de Lafont, on se reportera aux quelque 146 entrées (ouvrages, directions d'ouvrages et préfaces) répertoriées au Catalogue général de la BnF.

[4] Je ne reprends pas ici l'abondante bibliographie sociolinguistique d'Henri Boyer, bien connue des lecteurs de *Glottopol*.

[5] Les nombreux ouvrages et très nombreux articles écrits par Philippe Gardy ont été recensés par François Pic dans la « Bibliographie, scientifique et littéraire, de Philippe Gardy » qui introduit (p. 9-47) le volume d'hommage qui vient de lui être consacré : Jean-François Courouau, François Pic & Claire Torreilles (éds.) (2013).

[6] Une vision d'ensemble de l'œuvre de Georg Kremnitz est accessible à partir de Barbara Czernilofsky *et al.* (2007). On y ajoutera Kremnitz (1993), la direction scientifique de la monumentale *Histoire sociale des langues de France* (2013), et, au plan sociolittéraire Kremnitz (2004).

[7] *Lengas, revue de sociolinguistique*, publiée à Montpellier depuis 1977, qui compte 74 numéros parus, est actuellement disponible au format numérique à l'adresse < http://lengas.revues.org/>

[8] II Congrés de cultura catalana, Barcelona, 1976-1977.

études postcoloniales (Bhabba, 2007) que par une sociologie de la littérature actualisée (Casanova, 1999).

Comme Barthes (1953) l'a montré, la littérature relève de l'institution, tandis que, par son écriture, l'auteur se coule dans le moule qu'elle lui tend, ou au contraire en nargue l'autorité. On a affaire ici aussi, ni plus ni moins qu'au rapport de l'individu (fût-il membre d'une école groupusculaire) à cette institution, dont la vocation – parce qu'il en va de son intérêt à elle – est l'imposition, plus ou moins brutale, plus ou moins subtile, d'une norme (linguistique, artistique ou littéraire) que le plus souvent, l'écrivain, l'artiste et jusqu'au locuteur s'ingénient à contourner pour s'exprimer en toute liberté en faisant montre d'une certaine singularité ou inventivité.

C'est par ce bout individuel de la lorgnette que se sont développées les études sur la traduction : le traducteur est celui par qui l'œuvre unique d'un créateur unique change de champ. Les acteurs et les circonstances ne sont jamais ou presque les mêmes, mais la translation, elle, a toujours lieu. On focalise alors généralement davantage sur les techniques traductives, sur les recours langagiers et esthétiques, que sur la signification et les voies que suppose cet acte, aussi ancien que peut l'être l'humanité, sans forcément en mettre en évidence les enjeux, de nature économique ou symbolique, qu'il véhicule, consciemment ou non. Dans le cas de l'autotraduction, la problématique se surdétermine, comme on va le voir, dans les deux sens à la fois.

La figure de l'auteur et celle du traducteur ne faisant plus qu'une – un seul sujet bi- ou plurilingue, entre deux langues et deux cultures, voire davantage –, grande est la tentation de centrer l'étude sur le « cas » qu'il constitue, à l'image du point de vue interactionnel. Et cela, quand bien même on considérerait, comme naguère Albert Memmi (1957), que « un homme à cheval sur deux cultures est rarement bien assis ». Une telle affirmation, qui a été source de polémique (dans la mesure où on a voulu y voir une défense du « mono » face au « bi » ou au « pluri »), n'en révèle pas moins la tension entre l'unique et le collectif : même à son corps défendant (parfois, au pied de la lettre, la menace vise à attenter à celui-ci – comme naguère Atxaga au Pays basque (Apalategui, 2000 ; Manterola, 2013), ou, dans une autre perspective, Rushdie à Londres (Bhabba, 2007)), le bilingue qu'est l'individu autotraducteur, incarne le trait d'union entre des langues, des cultures ou des idéologies contradictoires, en guerre (jusqu'à la violence concrète, au-delà de la métaphore de Calvet (1987) sur les langues). L'auteur-autotraducteur est donc « le lieu du contact » (comme dirait Weinreich), plus spécifiquement, semble-t-il, le « lieu » privilégié des tensions et contradictions.

Comme l'ont indiqué les membres du groupe de recherche AUTOTRAD, Helena Tanqueiro en tête, l'autotraducteur est en effet un traducteur « privilégié » (Tanqueiro, 2002), de par son double rôle de créateur et de passeur, qui se mue parfois en re-créateur. Son privilège réside dans son droit d'autorité sur le texte qui l'autorise d'autant plus à le raturer que sa subjectivité d'auteur se trouve confrontée à la nécessaire objectivation (le texte étant mis à distance) qui est également le lot du traducteur allographe. Mais, contrairement au « pacte de fidélité » que ce dernier se doit de remplir, l'autotraducteur, tout en produisant une traduction, peut s'autoriser certaines licences qui sont *a priori* prohibées au premier nommé : l'autotraducteur, quoique toujours transgresseur en puissance, ne saurait donc être taxé pour autant de *traditore*.

Alors même que l'autotraduction remonte à la plus haute Antiquité, comme l'a révélé avec une profusion encyclopédique Julio-César Santoyo (2004, 2013), les études dont elle fait l'objet sont récentes : on a coutume de les faire remonter à 1985-1986, en l'occurrence à la recherche que Brian Fitch avait consacrée à Samuel Beckett et à ses suites. En un quart de siècle d'existence, la discipline s'est installée dans le paysage épistémologique, comme en témoignent les deux articles successifs de Rainier Grutman (1998, 2009a) dans la *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. Mais elle n'en a pas moins évolué, des grandes figures

littéraires au carrefour de langues de culture vers des auteurs à la croisée de langues de statut inégal. Les précieuses schématisations élaborées par Helena Tanqueiro pour AUTOTRAD matérialisent le passage de préoccupations strictement traductologiques et littéraires (Tanqueiro, 2007 : 92) à des considérations interdisciplinaires connectant l'autotraduction, non seulement aux études littéraires et traductologiques[9], mais aussi à la sociolinguistique et à l'étude du polysystème littéraire (Tanqueiro, 2013 : 280).

Les recherches, rencontres et publications scientifiques portant sur l'autotraduction se multiplient, singulièrement en Europe occidentale. On citera les deux colloques italiens de Pescara (2010), *Autotraduzione. Teoria ed esempi fra Italia e Spagna (e oltre)* et de Bologne (2011) *Autotraduzione. Testi e Contesti*[10], celui de Perpignan (2011) *L'Autotraduction, aux frontières de la langue et de la culture*, ou encore celui de Cork (2013) *Self-Translation in the Iberian Peninsula*[11] ; le numéro « Self-Translation: Brokering Originality in Hybrid Culture » de la revue *Bloomsbury Studies in Translation Paperback* (Cordingley, 2013) ; les ouvrages qui tangentent le thème, comme *La traduction dans les cultures plurilingues* (Mus & Vandemeulebroucke, 2011) ou ceux issus à ce jour des colloques de Pescara (Rubio Arquez & D'Antuno, 2012) et Perpignan (Lagarde & Tanqueiro, 2013), et ceux sous presse, *L'autotraduction littéraire : perspectives théoriques* (Ferraro & Grutman, à paraître) et *Self-translation and Power: Negotiating Identities in European Multilingual Contexts*[12].

Ce bouillonnement, qui a manifestement l'Espagne « des autonomies » comme épicentre, se déploie actuellement sur au moins sept pays européens, principalement ceux qui sont, à des degrés divers d'officialité, bi ou plurilingues, mais aussi ceux, comme la France, où une idéologie unilinguiste (Boyer, 2000)[13] est battue en brèche par des concessions qui, sans reconnaître pour autant l'existence de minorités, admettent la dimension « régionale » de certaines langues et cultures. On observera que, comme à l'accoutumée, les langues représentées dans ce dossier, sont celles qui comptent parmi les plus véhiculaires : l'anglais, bien sûr, l'espagnol et le français, combinées à des langues internationales (le russe, le portugais), ou nationales (l'italien, le grec, le suédois, le finnois) ou aspirant à le devenir (le catalan, le basque), ou bien se contentant d'une dimension régionale (le galicien, l'occitan ou le breton).

L'« asymétrie », de type diglossique, parcourt ces différentes strates, mais il en est d'autres, plus subtiles, à l'intérieur même des langues, comme les variantes dialectales par rapport au standard, et jusqu'au système de représentations individuel, qui attribue à chacune des langues, variétés ou registres en présence, une valeur, de fait hiérarchisante, et une/des fonctionnalités propres, distinctes. Nous sommes bien alors dans la configuration diglossique telle qu'elle est ressortie de la dérive de la notion créée par Psichari, devenue le désignant type et presque universel d'une inégalité. Rares sont en effet les auteurs-autotraducteurs qui

[9] Dans la présentation faite par le groupe AUTOTRAD de ses visées, dans le cadre d'un numéro thématique de la revue roumaine *Atelier de traduction* (7, 2007 : 81-82), il est dit, au sujet de l'autotraduction, « champ d'analyse (…) prometteur » : « Malheureusement, ce dernier est le plus souvent associé au bilinguisme, et non pas à la littérature et à la traduction » et, plus loin, « AUTOTRAD cherche fondamentalement à éveiller l'intérêt des chercheurs (…) au sein de la Traductologie et de la Littérature comparée ». Le champ ayant été délimité et reconnu (entre autre avec la seconde contribution de Rainier Grutman à l'encyclopédie de Mona Baker, en 2009), l'ouverture à la sociolinguistique (et donc aux questions de bilinguisme, écartées dans un premier temps) est désormais à l'ordre du jour.

[10] *Autotraduzione. Testi e Contesti*. Convegno internazionale, Università di Bologna, 17-19 maggio 2011, <http://www2.lingue.unibo.it/autotraduzione/>

[11] Colloque *Self-Translation in the Iberian Peninsula*, University College Cork, 20-21 septembre 2013, programme : <http://self-trans-iberia.blogspot.fr>

[12] Olga Castro, Sergi Mainer & Svetlana Stomorkhova (eds.), *Self-translation and Power: Negotiating Identities in European Multilingual Contexts* (Appel à contributions : <http://vertalen.augent.be/file/94>), à paraître.

[13] L'unilinguisme, d'une part, va au-delà du monolinguisme, en ce qu'il se présente comme exclusif ; d'autre part, est d'ordre idéologique (et relève donc des représentations) et non pas des usages ou des compétences.

placent vraiment leurs langues ou modalités linguistiques sur un pied d'égalité : soit la mise en fiction mime leurs fonctionnements sociaux, soit elle les subvertit de manière compensatoire, comme l'ont démontré Gardy et Lafont (1981) à propos de l'occitan. La subjectivité, liée à une survalorisation symbolique, tend alors à inverser dans le texte (comme dans l'univers carnavalesque) le rapport de force réel, de la même manière que, selon Deleuze et Guattari (1975), une « langue mineure » forgée par l'écrivain parvient à déstabiliser de l'intérieur (à faire boiter) quelque langue que ce soit, indépendamment du statut précédemment évoqué.

Un parcours de lecture, du « macro » au « micro »

L'ensemble des dix-sept textes réunis dans ce dossier offre une grande variété d'approches du thème traité. On y reconnaîtra en premier lieu les deux points de vue fondateurs que la démarche sociolinguistique tente depuis ses origines de fédérer : le « macro » et le « micro ». Ici, le « macro » correspond à des approches globales portant sur le territoire épistémologique de l'autotraduction ou bien à celles qui envisagent une aire linguistique ou un territoire ; le « micro », à des études de cas prenant pour objet la figure d'un auteur-autotraducteur. Cet angle, le plus classique en matière d'étude sur la traduction, est susceptible d'interpeller la dimension sociologique dont se prévaut – par essence, pourrait-on dire – la sociolinguistique ; ce serait là néanmoins ignorer que le positionnement le plus souvent à la marge de l'auteur-autotraducteur nous informe sur les différents collectifs entre lesquels il se positionne et, à sa manière, agit ; ce serait également faire fi du caractère emblématique que cet individu peut acquérir dans ces différentes sphères sociales : intégrer une grande figure littéraire (Nabokov, Puig, Tabucchi, Alexakis) à sa culture voire à son panthéon, est un acte d'appropriation qui, parce qu'il vaut reconnaissance, est hautement significatif.

Sous l'angle des terrains, à côté de cas présentant une certaine originalité, comme le bilinguisme suédo-finnois chez Karl Ekman, ou celui, franco-américain de Nouvelle Angleterre, de Gustave Chabot, émergent deux axes porteurs, que sont d'une part les langues ibériques (basque, galicien, et ici dans une moindre mesure catalan et portugais, avec, en toile de fond quasi omniprésent, le castillan/espagnol) ; d'autre part les « langues régionales » de France (basque à nouveau, breton et occitan). Au-delà, les trajectoires personnelles Russie-Etats-Unis pour Nabokov, Grèce-France chez Alexakis, Argentine-Europe-Etats-Unis-Mexique-Brésil pour Puig, Italie-Mexique chez Tabucchi, prennent la dimension d'un monde globalisé (quand bien même il se circonscrit ici à l'Occident).

Par ailleurs, le lecteur pressé constaterait qu'une large moitié des contributions présentées pourrait être regardée comme susceptible de se réduire à des doublons. Fort heureusement, il n'en est rien, car le lecteur attentif aura tôt fait de constater que, si le rapport à un auteur ou à une situation met certes ces textes en interface, les points de vue adoptés par leurs rédacteurs s'inscrivent dans la différence et la complémentarité. Il s'agira en somme d'aller, à contre-courant de l'histoire de la discipline, des langues minorées socialisées vers les « langues mineures » forgées à l'échelon individuel.

Des perspectives cavalières

L'organisation proposée est placée sous le signe d'une diversité d'approches, de terrains, de combinaisons linguistiques et d'époques de production culturelle, relativement ordonnée selon une véritable tension entre, d'une part, des ébauches, nécessairement plus ou moins abouties – parce que la discipline est à la fois complexe et nouvelle –, d'une sociologie de l'autotraduction et, d'autre part, ce que Grutman dénomme une « galerie de portaits » qui,

selon le « cahier des charges », ne devaient plus être regardés comme autosuffisants mais au contraire sous-tendus par une mise en perspective sociologique, elle-même informée par la théorie sociolinguistique et/ou celle des polysystèmes littéraires. Cette tension est magistralement posée par Rainier Grutman ; elle court, toujours ou presque (car parfois encore mal intégrée à une réflexion et une pratique héritières de moules disciplinaires – critique littéraire, littérature comparée, traductologie – bien assimilés) au fil des dix-sept contributions qui sont ici réunies. Le lecteur pourra bien sûr picorer dans cet ensemble et y rechercher, qui son terrain linguistique, qui son auteur de prédilection, mais voudra bien prendre cependant acte de ce principe de fonctionnement interne, que l'on souhaiterait productif de sens et de dynamique au regard d'un champ épistémologique qui n'en est encore qu'au stade d'un débroussaillage.

Le dossier s'ouvre sur deux textes génériques. Celui de Rainier Grutman l'inaugure en ciblant la problématique d'un point de vue proprement sociolinguistique, en s'axant sur le basculement d'une conception de l'autotraduction centrée sur des individualités à tous égards remarquables – une sorte de *dream team* en la matière – vers une appréhension beaucoup plus large d'un phénomène qui, tout en comprenant ces belles individualités, regroupe les innombrables auteurs en porte-à-faux entre des/leurs langues inégales. De manière rigoureuse et très suggestive, Grutman reprend, pour dire cette inégalité universelle, la notion métaphorique de « galaxie des langues » de de Swaan (1993) et la « théorie gravitationnelle » de Calvet (1999, 2001) qui en dérive, et, en les croisant avec la théorie des polysystèmes d'Even Zohar (1990), il en esquisse tout un éventail de potentialités. L'article de Christian Lagarde lui emboîte le pas quant à la visée généraliste, sociolinguistique et sociolittéraire qu'il adopte, tout en renversant la perspective « en interne », du côté de l'auteur-autotraducteur. Quelles sont les motivations du choix de sa démarche ? Au-delà des affects ou des circonstances vitales qui constituent le cas général, le créateur issu d'une langue minorée a-t-il pour sa part véritablement le choix, et quelles conséquences celui-ci peut-il supposer pour l'individu qui l'adopte vis-à-vis « des siens »… dans la mesure où, s'agissant d'un bilingue et biculturel, on peut parvenir à les définir ainsi ?

On passe ensuite à une série de trois articles consacrés à l'espace hispanique. Julio-César Santoyo est un historien de la traduction et, plus récemment, de l'autotraduction. Sa contribution, après avoir rappelé la dimension diachronique de cette modalité traductive, brosse un tableau exhaustif de ses manifestations contemporaines dans l'espace de la Péninsule ibérique. À côté d'un Portugal bien assis dans sa langue nationale, quoique « travaillé » depuis les dernières décennies par les productions issues de son ancien empire, Santoyo montre non seulement la richesse mais aussi la montée en puissance de l'autotraduction dans une Espagne dont la configuration en régions autonomes favorise un bilinguisme diglossique qui vient néanmoins buter – même en domaine catalan, celui qui présente le plus grand appareil éditorial, le plus grand lectorat potentiel et la plus grande vitalité – sur la véhicularité nationale et internationale de l'espagnol.

Xosé Manuel Dasilva confirme ce constat pour ce qui est de la riche littérature galicienne contemporaine autotraduite, linguistiquement en affinité avec l'univers lusophone dont le galicien est historiquement le berceau, et culturellement conditionnée par l'appartenance de la Galice à l'Espagne. L'autotraduction est de ce fait l'un des terrains de débat entre une frange « réintégrationniste »[14] qui prône le rapprochement avec le Portugal et, de ce fait, le lectorat potentiel d'une langue à laquelle l'empire déchu a donné une importante véhicularité, et une majorité de Galiciens qui se pense davantage dans son propre cadre et en région espagnole

[14] Le « réintégrationnisme » est un mouvement qui, au-delà de la partition politique ancienne (avec, au XIe siècle, la création du royaume du Portugal) du domaine galaïco-portugais, prône la « réintégration » de l'aire linguistique galicienne et de ses productions culturelles dans celle du portugais, par scission de fait de la culture galicienne de l'espagnole.

qu'en nation vouée à une éventuelle indépendance politique et culturelle. Le foyer dynamique de création littéraire local, potentiellement en mesure de constituer un champ, se trouve de fait pris au piège de la diglossie, quand bien même ses auteurs les plus emblématiques entendent en jouer pour dynamiser leur carrière personnelle.

C'est cette même approche sociologique de l'autotraduction que nous retrouvons dans la contribution d'Elizabete Manterola sur un champ littéraire basque qu'elle juge constitué. Cependant, malgré une conscience identitaire unitaire nationale basque transfrontalière portée radicalement au plan politique, Manterola observe que les conditions sociolinguistiques, tout comme celles de production et de réception de la création littéraire en euskera, sont très dissemblables de part et d'autre de la frontière politique franco-espagnole. Au-delà d'une subordination aux marchés littéraires des deux états et malgré quelques signes de porosité, on constate une vraie dissymétrie, due à la différence de statut sociopolitique et par voie de conséquence, aux pratiques et aux représentations. Une dynamique de réappropriation de la langue s'est produite au Sud, qui constitue un puissant moteur d'une création ; mais celle-ci, se heurtant à l'altérité de l'euskera[15], trouve dans l'autotraduction un exutoire indispensable à sa reconnaissance élargie.

La problématique nationale-transfrontalière adoptée par Elizabete Manterola incite à focaliser l'observation sur le Pays basque nord[16], et à travers lui, à examiner les conditions dans lesquelles se développe, en France, l'autotraduction à partir des dénommées « langues régionales »[17] qui, en dépit d'indéniables spécificités, partagent un sort historique substitutif et des stratégies de neutralisation voire de renversement de la diglossie similaires. L'article que Katixa Dolharé consacre à l'œuvre d'Itxaro Borda, met l'accent sur les contraintes idéologiques qui continuent de peser au Pays basque nord sur le créateur comme sur son environnement, en dépit d'une pacification amorcée. Dolharé donne à voir à son lecteur la signification transgressive que prend aujourd'hui encore l'autotraduction en pareil contexte : elle constitue rien moins, selon elle, que le gage, non seulement d'une ouverture aux différentes altérités, mais à une identité reconstruite selon d'autres modalités.

L'autotraduction dans le cadre de la littérature bretonne est ensuite abordée par deux contributeurs, David ar Rouz (en français, Le Roux) et Erwan Hupel, sous le signe de la figure désormais tutélaire de Pierre-Jakez Hélias et de son *Cheval d'orgueil*[18]*, best-seller* s'il en fut en son temps, aujourd'hui regardé dans toute l'ambiguïté de la démarche de son créateur. David ar Rouz, traducteur professionnel et titulaire d'un doctorat de traductologie, brosse un ample tableau des formes qu'a pu prendre l'autotraduction en Bretagne et surtout, sur une toile de fond diachronique allant jusqu'à l'actualité, de ce qu'elle a représenté et représente aussi bien pour les écrivains que pour leur public. Selon lui, la revendication d'une expression littéraire et non-littéraire en Bretagne aujourd'hui s'accompagnerait d'une désaffection vis-à-vis de l'autotraduction et serait la marque du pari d'un au-delà de la diglossie, dans le cadre d'une néo-brittophonie reconquérante. Erwan Hupel part quant à lui d'un corpus plus resserré, qu'il analyse très finement en mettant en évidence une ligne de fracture diglossique, marque de la domination, qui assignerait au texte breton le rôle d'hypotexte dépendant d'un hypertexte français qui lui permettrait en quelque sorte d'advenir.

---

[15] La langue basque (en basque : *euskera* ou *euskara*) est une langue non indo-européenne dont la xénité nuit à l'intercompréhension, contrairement à l'ensemble roman ibérique.

[16] ou « Pays basque français » ; en basque, Iparralde.

[17] La dénomination « langues régionales » est celle, officielle en France et dans l'Union européenne (*cf.* la Charte des langues régionales et minoritaires). En France, elle entre partiellement en concurrence, depuis 1999 (« liste Cerquiglini ») avec celle de « langues de France », dont le mérite est de prendre acte d'une présence multilingue au sein de la nation française (en opposition avec la conception « unilinguiste » qui a longtemps prévalu – sans pour autant disparaître), mais dont les 79 composantes reposent sur des critères hétérogènes et partant discutables.

[18] Pierre-Jakez Hélias, *Le cheval d'orgueil*, Paris, Plon, 1975.

En effet, Hupel s'interroge – comme le fait ensuite, pour la langue occitane, Joan-Claudi Forêt – sur le simulacre que peut constituer une écriture en breton (ou en occitan) par des auteurs formés en français et pétris d'une culture française qu'ils valorisent, des œuvres destinées à être reçues par des lecteurs possédant ces mêmes caractéristiques : une sorte de « syndrome de Stockholm » qu'imposerait – comme, du reste, nous venons de le voir, en Espagne – la configuration diglossique interne d'un État et les modalités d'accès à la culture savante. Le texte que propose Forêt revêt quant à lui un intérêt tout particulier, du fait double positionnement (lui-même dédoublé) de son auteur, qui traite la littérature occitane contemporaine à la fois partir de sa subjectivité d'écrivain et d'autotraducteur, et de sa position d'observateur impliqué, que ce soit comme traducteur ou éditeur. Une telle diffraction des points de vue le conduit à une appréhension particulièrement sensible et d'une grande acuité de ce que peut être et signifier la création et la diffusion de la littérature dans une langue minorée de France aujourd'hui, à cheval sur une riche littérature millénaire et un lectorat certes renouvelé, mais dont la taille restreinte condamne l'auteur à se faire traduire ou à s'autotraduire.

Des « cas » toujours complexes

Nous avons jusqu'ici abordé des configurations « classiques » où la textualisation de la diglossie est caractérisée par et constitue une clé interprétative peu discutable. Nous en venons à présent à des études de cas moins connus, et déjà à travers des individualités : la « galerie de portraits » grutmanienne s'annonce...

La contribution de Turo Rautaoja et Yves Gambier met en scène, avec Karl Ekman, un auteur et traducteur professionnel non littéraire qui, par admiration pour le mythe national finlandais qu'est le musicien Jean Sibelius, lui consacre (en 1935) une biographie. Dans un contexte d'exaltation de la nation, le débat sur le fait de savoir si un texte premier finnois a été traduit par son auteur en suédois (comme le veut la version officielle), ou si au contraire (comme le laisse entendre la version révisée de 1956) il l'a été en finnois à partir du suédois, véritable langue première de ce bilingue, n'est certainement pas innocent. D'autant plus que Ekman relève d'une communauté suédophone reconnue et nullement stigmatisée, dont la place au sein de l'édition finlandaise de l'époque était encore prépondérante.

D'un continent l'autre, de minorité il est également question avec celle, qualifiée d'« exiguë », des Franco-américains de Nouvelle-Angleterre, aux Etats-Unis, qu'étudie Peggy Pacini. Elle se penche sur les textes et créations théâtrales de Grégoire Chabot, rédigées dans une reconstitution personnelle de la variété orale de français local, comparable au joual montréalais. Ce mode d'expression a surtout valeur de témoignage d'une francophonie en phase avancée de substitution face à une anglophonie envahissante. L'exercice d'autotraduction de Chabot est en réalité un recours, de l'ordre des « soins palliatifs », contre ce devenir. Il se présente à l'écrit en miroir, pour inviter le lecteur à parcourir l'original francophone, si ce n'est à se l'approprier, mais il se heurte néanmoins à la difficulté du rendu des registres et des effets de décalage diachronique voulus par l'auteur lorsqu'il met en scène un certain Jacques Cartier.

On en viendra ensuite à la figure, « classique » en matière d'autotraduction, de Vassilis Alexakis, écrivain bilingue si l'en est, et souvent autotraducteur de ses œuvres dans le sens inverse de celui dans lequel il a pu/su les écrire dans un premier temps. Michel Calapodis et Elisa Hatzidaki, ses compatriotes grecs, font de ses écrits une analyse, pour l'essentiel, socio-historique, le point d'orgue de la conception de la langue et de la culture grecques étant dans ces convulsions entre langue pure archaïsante (*catharevoussa*) et langue populaire (*dimotiki*), naguère pointées par Yannis Psicharis/Jean Psichari dans sa conception initiale de la diglossie

– convulsions dont accouchera le « grec moderne ». Alexakis, qui en recueille la synthèse, n'est pas véritablement – et pour cause – dans ce débat, pas plus qu'il ne s'inscrit dans un rapport diglossique entre grec et français : il vise simplement à être double, autant que possible équidistant – l'équilibre étant fragile, surtout sur la durée comme en atteste son itinéraire personnel. C'est ce que plus précisément María Recuenco envisage pour sa part, à savoir une périodisation de l'œuvre d'Alexakis au prisme de la création et de l'autotraduction, liée à des contraintes contextuelles (en particulier, celles qui ont motivé son exil et poussé l'auteur à se fondre dans un universalisme caractéristique de sa culture française d'adoption) et à des aspirations plus personnelles – comme cet ultérieur retour aux sources, par les thématiques, la langue et le lieu même de résidence. Ainsi donc, quand bien même le bilan global de l'œuvre produite dans les deux langues serait à ce jour équilibré, la trajectoire d'Alexakis n'en demeure pas moins objectivement segmentée et contrainte.

Avec Olga Anokhina, dont c'est une des spécialités de recherche, on intègre un versant plus traductologique de notre problématique, en abordant une autre des figures tutélaires de l'autotraduction, Vladimir Nabokov. S'appuyant sur la génétique textuelle, dont elle présente un certain nombre de pièces à conviction, Anokhina s'interroge sur le mythe, à savoir sur l'opportunité de reconsidérer Nabokov non plus tant comme un autotraducteur que comme un traducteur. Elle montre en effet qu'il ne s'agit pas chez le virtuose trilingue (russe, français, anglais) d'une simple autotraduction différée, mais qu'il procédait souvent en deux temps pour passer d'une œuvre écrite par lui en russe à la version anglaise, en s'appuyant sur une traduction allographe intermédiaire confiée à un traducteur suffisamment malléable (entre autre, son propre fils – configuration également pratiquée, comme l'affirme Recuenco, par Alexakis depuis quelques années) pour accepter que son travail soit considérablement révisé par le maître (ce qui n'est, semble-t-il, pas le cas d'Alexakis). Les exemples produits témoignent chez Nabokov d'une compétence linguistique et culturelle hors-pair et d'une totale liberté créative à tous les stades du processus.

Le texte rédigé par Helena Tanqueiro et Meritxell Soria interroge pour sa part, dans la lignée des travaux antérieurs de Tanqueiro, l'autotraduction « *in mente* », à savoir celle qui n'advient pas dans le texte, parce qu'innécessaire en quelque sorte au lecteur-cible qui en décode implicitement le contenu, pour l'essentiel d'ordre culturel et non pas tant linguistique. Elles prennent appui sur le roman *La testa perduta di Damasceno Monteiro* d'Antonio Tabucchi, écrit en italien et autotraduit en portugais, langue qui correspond intégralement au contenu référentiel. Au lecteur italien, Tabucchi doit fournir des commentaires dont le lecteur portugais n'a nul besoin puisqu'il est en mesure de les décoder par lui-même. La comparaison d'une troisième version, traduction allographe en espagnol, vient conforter l'analyse : le lecteur espagnol est logé à la même enseigne que son homologue italien ; seul le détenteur des données contextuelles peut se contenter d'une version à bien des égards elliptique.

Avec les textes qui parachèvent ce dossier, on entre dans une dimension qu'une approche contrastive par langue voire par culture, de la sociolinguistique, récuserait sans doute. Il n'en demeure pas moins que la situation exposée dans la contribution de Chiara Montini, par ailleurs spécialiste de Beckett, nous ramène au fondement même de la notion de diglossie. Les contextes italiens qu'elle explore – ici, l'œuvre de Dolores Prato, originaire des Marches, à l'est de Florence – sont travaillés par l'écart entre italien standard et *dialetti*, à ceci près que chez Prato, les variétés (que ce soit d'un point de vue diatopique ou diastratique) ne sont pas considérées comme telles, mais bien comme deux langues rendues distinctes au plan des affects, ainsi qu'en témoigne le récit autobiographique étudié. Montini, s'outillant de génétique textuelle et d'écrits psychanalytiques, met en évidence la valeur, mi-« entomologique » mi-subversive, des immixtions dialectales dans le corps du texte écrit en italien standard, non seulement comme autant de madeleines de Proust, mais aussi en tant que marques d'une normalisation sociale subie. Montini considère que le grincement des deux

modalités, en tant qu'autotraduction non-aboutie, constitue chez Prato une étape préalable à l'assomption du sujet et à sa pacification.

L'écrivain argentin Manuel Puig, figure atypique de la littérature latinoaméricaine contemporaine, en marge du *boom* dont le *Cent ans de solitude* de García Márquez est le totem, est davantage connu pour ses romans que pour les scénarios qu'il écrivit dans sa jeunesse, dans un anglais approximatif, pour Hollywood. Sa compatriote Delfina Cabrera met en lumière chez lui une écriture en « demi-langue », là par incompétence, plus tard dans une perpétuelle recherche de la traduction de soi, au-delà de ce qui devrait être considéré comme sa langue maternelle. Son espagnol n'est ni celui académique de la péninsule ibérique ni celui populaire du Río de la Plata, mais bien celui qu'il se forge au gré de ses pérégrinations en Europe et aux Amériques et bien plus encore en fonction des personnages toujours marginaux dont il travaille avant tout l'oralité. Puig n'a donc nul besoin de changer de langue pour en changer et pour la changer, nous dit Cabrera. Tresser les multiples fils des langues mineures (au sens de Deleuze et Guattari), c'est traduire et se traduire en permanence, car aucune arme n'est à écarter pour subvertir l'éternel prurit de clôture du monolinguisme – voire de l'unilinguisme.

Cette déambulation à travers des contextes géographiques, historiques, linguistiques, culturels et politiques variés, permettra, on l'espère, au lecteur de découvrir, non seulement combien les voies et les voix sont distinctes, mais surtout à quel point on ne saurait en rester, dans le cadre de l'étude de l'autotraduction, à vénérer une pléiade d'icônes – en vérité elles-mêmes imparfaites. Inscrire ces monstres sacrés aux côtés d'auteurs à la notoriété moins reconnue, sur la toile de fond d'un rapport inégal aux langues, au plan des affects et représentations intégrés individuellement, et des langues entre elles, dans leur dimension sociale au plan des usages et des représentations, *via* la diglossie et sa « textualisation », apparaîtra très vraisemblablement à ce même lecteur, autrement productif, autrement suggestif pour la recherche, parce qu'en fin de compte tellement plus proche de l'imperceptible tremblement dans lequel s'inscrivent l'humaine imperfection et les affres de la création, dans une langue, minorée ou « mineure », bien à soi.

Bibliographie

APALATEGUI, U., 2000, *La naissance de l'écrivain basque. Évolution de la problématique littéraire de Bernardo Atxaga*, Paris, L'Harmattan.

ARACIL, Ll. V., [1965] 1982, « Conflicte lingüístic a l'Europa nova », *in* Aracil, Ll.V., *Papers de sociolingüística*, Barcelona, La Magrana, pp. 23-38.

ARACIL, Ll. V., [1966] 1982, « El bilingüisme com a mite », *in* Aracil, Ll.V., *Papers de sociolingüística*, Barcelona, La Magrana, pp. 39-57.

BARTHES, R., 1953, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.

BHABBA, H., [1994] 2007, *Les lieux de la culture*, Paris, Payot.

BOURDIEU, P., 1992, 1998, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.

BOYER, H., 2000, « Ni concurrence, ni déviance : l'unilinguisme français dans ses œuvres », *Lengas*, 48, pp. 89-101.

BULOT, T. & BLANCHET Ph., 2003, « Parcours d'un sociolinguiste : de la langue corse au discours politique », *in* Marcellesi, Bulot & Blanchet, pp. 11-38.

CALVET, L.-J., 1987, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot.

CALVET, L.-J., 1999, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.

CALVET, L.-J., 2001, *Le marché aux langues*, Paris, Plon.

CASANOVA, P., 1999, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil.
CORDINGLEY, A. (ed.), 2013, *Self-Translation: Brokering Originality in Hybrid Culture*, *Bloomsbury Studies in Translation, Paperback*, January, 3.
COUROUAU J.-F., PIC F. & TORREILLES, C. (éds.), 2013, *Amb un fil d'amistat. Mélanges offerts à Philippe Gardy*, Toulouse, CELO.
CZERNILOFSKY B. *et al*., 2007, *El discurs sociolingüístic actual català i occità : col.loqui amb motiu del 60 aniversari de Georg Kremnitz*, Wien, Praesens.
DE SWAAN, A., 1993, «The Emergent World Language System: an Introduction», *International Political Science Review/Revue internationale de science politique*, 14, 3, pp. 219-226.
DELEUZE, G. & GUATTARI, F., 1975, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.
EVEN-ZOHAR, I., 1990, « Polysystem Studies », *Poetics Today,* 11:1, 1-262.
FERGUSON, Ch., 1959, « Diglossia », Word, XV, 1959, pp. 325-340.
FERRARO, A. & GRUTMAN, R. (éds.), à paraître, *L'autotraduction littéraire : perspectives théoriques*, Paris, Classiques Garnier.
FISHMAN, J., 1967, « Bilingualism with or without Diglossia; Diglossia with or without Bilingualism », *Journal of Social Issues*, 23-2, 1967, pp. 29-38.
FITCH, B., 1986, « The Status of Self-Translation », *Revue de Critique et de Théorie littéraire*, 4, pp. 111-125.
GARDY, Ph. & LAFONT, R., 1981, « La diglossie comme conflit : l'exemple occitan », *Langages,* 61, 1981, pp. 75-87.
GRUTMAN, R. [1998] 2009a, « Autotranslation », *in* Baker, Mona (ed.), *Encyclopaedia of Translation Studies*, London, Routledge, 1998, pp. 17-20 ; 2e éd. 2009, pp. 257-260.
GRUTMAN, R., 2009b, « La autotraducción en la galaxia de las lenguas », *Quaderns*, 16, pp. 123-134.
KREMNITZ, G., 1993, *Multilinguisme social*, Barcelona, Edicions 62.
KREMNITZ, G., 2004, *Mehrsprachigkeit in der Literatur. Wie Autoren ihre Sprachen wählen.* Wien, Praesens.
KREMNITZ, G. (dir.), 2013, *Histoire sociale des langues de France*, Rennes, PUR.
LAFONT, R., 1952, « Remarques sur les conditions et les méthodes d'une étude rationnelle du comportement linguistique des Occitans », repris in Lafont, 1997, pp. 11-17.
LAFONT, R., 1965, « Sobre l'alienacion. I. Del pus passat a nosautres » / « Sobre l'alienacion. II. Ara », *Viure*, n°1, printemps de 1965, n°3, automne de 1965.
LAFONT R., 1976, « Peuple et Nature : sur la textualisation idéologique de la diglossie », *in* Giordan, H. & Ricard, A. (eds.), *Diglossie et Littérature*, Bordeaux, MSHA, pp. 161-172.
LAFONT R., 1997, *Quarante ans de sociolinguistique à la marge*, Paris, L'Harmattan.
LAGARDE, C., 2007, « Le concept de "langue polynomique", supercherie scientifique ou concept opératoire ? », *in* Françoise Cazal (éd.), *Homenaje a/Hommage à Francis Cerdan*, Toulouse, Méridiennes, 2007, pp. 477-492.
LAGARDE, C. & TANQUEIRO, H. (eds.), 2013, *L'Autotraduction, aux frontières de la langue et de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas.
MANTEROLA, E., 2013, « Escribir y (auto)traducir en un sistema literario diglósico: la obra de Bernardo Atxaga », *in* Lagarde & Tanqueiro, pp. 61-67.
MARCELLESI, J.-B., 1991 « Polynomie, variation et norme », *Langues polynomiques*, PULA, 3/4, Université de Corte, pp. 331-334.
MARCELLESI, J.-B., BULOT, T. & BLANCHET, Ph. (éds.), 2003, *Sociolinguistique, Épistémologie, Langues régionales, Polynomie*, Paris, L'Harmattan.
MEMMI, Albert, 1957, *Portrait du colonisé, précédé du Portait du colonisateur*, Paris, Correa.

MUS, F. & VANDEMEULEBROUCKE, K. (éds.), 2011, *La traduction dans les cultures plurilingues*, Arras, Presses de l'Université d'Artois.

PARCERISAS, F., 2009, « De l'asymétrie au degré zéro de l'autotraduction », *Quaderns*, 16, pp. 117-122.

PSICHARI, J., 1928, « Un pays qui ne veut pas de sa langue », *Mercure de France*, CCVIII, pp. 63-21.

RUBIO ARQUEZ, M. & D'ANTUONO, N., *Autotraduzione. Teoria ed esempi fra Italia e Spagna (e oltre)*, Milano, LED, 2012, <http://www.ledonline.it/Il-Segno-le-Lettere/allegati/Arquez-Autotraduzione.pdf>

SANTOYO, J. C., 2005, « Autotraducción: una perspectiva histórica », *Meta*, L, 3, pp. 858-867.

SANTOYO, J. C., 2013, « Esbozo de una historia de la autotraducción », *in* Lagarde & Tanqueiro, pp. 23-35.

TANQUEIRO H., 2002, *Autotradução: autoridade, privilégio e modelo*, Universitat Autònoma de Barcelona, thèses, <http://www.tdx.cat/handle/10803/5259>

TANQUEIRO, H., 2007, « L'autotraduction comme objet d'étude », *Atelier de traduction*, 7, pp. 91-99.

TANQUEIRO, H., 2013, « Épilogue. La autotraducción: perspectivas abiertas », *in* Lagarde & Tanqueiro, pp.2 75-281.

WEINREICH, U., [1953] 1968, *Languages in Contact*, La Haye/Paris, Mouton.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolaï, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Michel Beniamino, Philippe Blanchet, Fabrice Corrons, Solange Hibbs, Jean Le Dû, Foued Laroussi, Fabienne, Leconte, Gudrun Ledegen, Marinette Matthey, Marie-Louise Moreau, Francesc Parcerisas, Ramon Pinyol, Mercè Pujol, Edmond Raillard, Didier de Robillard, Richard Sabria, Cécile Van den Avenne, Alain Viaut, Marie-Jeanne Verny, Marie-Claire Zimmermann.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
http://glottopol.univ-rouen.fr

ISSN : 1769-7425